

ment et finit par faire une croix. Après quelque moment le geste fut répété.

Le miracle fut parfaitement observé par tous les étudiants, par les protestants comme par les catholiques. Un autre prêtre fut appelé, et tous deux s'assurèrent que le mouvement de la main n'était pas une illusion de leurs sens. Bientôt les étudiants remarquèrent que la main de l'enfant Jésus remuait aussi. Je regardai, dit le religieux, et vis la petite main qui nous bénissait. Le petit tête aussi remuait tranquillement et l'apparence du visage était changée.

L'enquête paraît avoir été faite avec le plus grand soin et scientifiquement. Ceux qui s'y étaient rendus ne s'attendaient nullement à y voir un miracle. Le récit de cette nouvelle faveur de Notre-Dame aura probablement pour résultat de stimuler la dévotion à l'égard de cette merveilleuse statue qui constitue le principal trésor de Mellechcha.

JOURNAL D'UN PÈLERIN (*Suite et fin*)

Après cela, ils sont montés en grand nombre au calvaire pour y réciter les prières du chemin de la croix. Un calvaire attire toujours les âmes endolories, et quelles sont celles qui ne le sont pas un peu ? Les porte-croix sont nombreux en ce monde, et ceux qui aperçoivent un Golgotha simulé sur une colline en font volontiers l'ascension pour se familiariser avec la pensée que la vie est une marche pénible à travers les souffrances et dans la direction du sacrifice.

Du reste, le calvaire de Lourdes, du haut du rocher qu'il domine, offre aux regards un gracieux panorama. Les touristes montent souvent à la cime des montagnes pour assister au lever du soleil et voir le roi du jour poindre sous leurs pieds. A Lourdes, quand nous sommes sur le calvaire, nous avons à nos pieds et sous les yeux le *fief de la Sainte-Vierge* : le sanctuaire avec son clocher, le val avec son gave, la prairie avec sa pelouse. C'est un site admirable qui doit faire rêver le peintre, le photographe, le poète. Toutes les muses peuvent s'y donner la main en présence d'une riante perspective. La religion elle-même ne peut que s'applaudir du paysage : la Vierge aurait pu apparaître à la cime de la montagne : elle ne l'a pas voulu ; elle s'est montrée dans la grotte de Massabielle, presque au niveau du sol. N'était-ce pas pour indiquer qu'elle voulait se rendre accessible à tout le monde et qu'elle désirait se rapprocher le plus près possible de l'humanité ?

On lui prouve qu'on l'a comprise, et voilà pourquoi Lourdes est devenu un *point d'admiration* pour l'univers catholique ; voilà pourquoi, de tous les points du globe, on y vient pour chercher des prodiges et des bénédictions.

Quelqu'un se demandait devant moi pourquoi on y voyait plus de femmes que d'hommes. La réponse est facile. Les historiens ont remarqué que Notre-Seigneur, dans ses courses évangéliques, était surtout suivi par des femmes et des enfants. Quelques hommes quittaient bien leurs filets ou leur comptoir pour se joindre à lui, mais c'était le petit nombre. Les choses n'ont pas changé. Le cœur humain est resté le même. Certes, les hommes qui savent quitter leurs filets, leur comptoir, leurs plaisirs, pour aller à Lourdes ne manquent pas, mais on ne saurait nier que les femmes y viennent toujours en plus grand nombre.

L'homme défend la patrie, la femme défend l'Eglise, et, d'ici à la fin du monde, il n'est pas à présumer que cette disposition providentielle qui donne à l'âme féminine un apostolat particulier soit jamais changée. Hâtons nous de remarquer toutefois que, souvent, Lourdes reçoit des pèlerinages composés exclusivement d'hommes. Dans tous les cas, il faut signaler le nombre infini de prêtres qui, seuls ou accompagnés de fidèles, entreprennent chaque année la pieuse pérégrination.

On voit à la sacristie de la crypte, de la basilique et du Rosaire, un livre sur lequel mettent leurs noms ceux qui ont célébré la messe dans l'une des chapelles du sanctuaire, et on retrouve là, parmi des noms obscurs, des noms constellés de gloire : des petits vicaires à côté de nonces apostoliques, des prélats avec des religieux, des curés de paroisse avec des princes de l'Eglise ; et, quand on regarde les nationalités diverses représentées par ces hommes de Dieu, on découvre dans une colonne de noms géographiques les chrétientés des cinq parties du monde : la Russie y rencontre la Pologne, la Lorraine y coudoie la Prusse et le Céleste-Empire y sourit à notre République ; Pétersbourg et Cracovie, Nancy et Berlin, Pékin et Paris, se donnent la main dans une fraternité édifiante et touchante à la fois qui ne peut guère, hélas ! exister que sous la rubrique de Dieu et la bannière de Marie.

Ce qui existe sans conteste, c'est la fraternité vraie des pèlerins, quel que soit leur langage ou leur costume. Les sourires, les amitiés et les poignées de main s'échangent avec une cordialité qui fait penser aux premiers temps de l'Eglise, et cela dans toutes les rencontres : à la grotte, à l'hôtel, à l'hôpital.

A la grotte, on fait connaissance ; à l'hôtel, on s'assied à la même table ; à l'hôpital, on sympathise bien vite. Ce dernier logis ne reçoit que des malades pauvres, mais ceux-ci ont toujours à dépenser un trésor d'affection qui est en raison directe de leurs souffrances et de leurs misères. Partout, enfin, on se sent frères mieux qu'ailleurs, on se le dit de mille manières, on se le prouve par mille petits riens qu'un autre ciel ne saurait inspirer.

A l'hôpital, j'ai entendu une pauvre fille percluse s'écrier, en présence d'une compagne qui venait d'être guérie après un bain à la piscine : " Comme elle est gâtée de la Sainte Vierge, celle-là ! Je viens